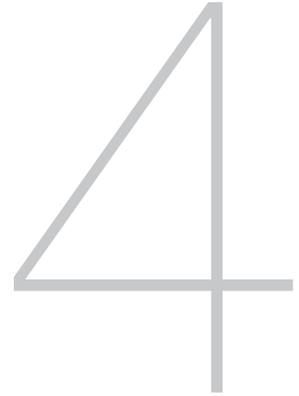


Libre cours



Actualité de la recherche sur le livre et la lecture des enfants et des jeunes

1968 : LA CULTURE ENFANTINE EN ÉBULLITION

PAR SOPHIE HEYWOOD
ET CÉCILE BOULAIRE

Sophie Heywood est maître de conférences à l'université de Reading (Royaume-Uni).

Cécile Boulaire est maître de conférences à l'université de Tours.

Mai 68 a cinquante ans ! La littérature de jeunesse, qui ne fut évidemment pas au cœur des revendications de cette révolution, s'en trouva pourtant sensiblement bousculée. Sophie Heywood et Cécile Boulaire nous proposent ici leur analyse de l'onde de choc éditoriale de l'ébullition éducative et générationnelle de la fin des années 1960. On y voit des stéréotypes trembler sur leur bases, des expérimentations psychédéliques effrayer la critique, et apparaître une modernité indispensable dont nous bénéficions encore aujourd'hui.

Il est évident que les mouvements de 1968 n'ont pas été impulsés par les enfants et les adolescents, évident aussi que les étudiants sur les barricades et les manifestants défilant contre la guerre du Vietnam ne se révoltaient pas pour exiger une révolution dans la littérature enfantine. Néanmoins, les travaux récents des historiens ont montré que les révoltes et mouvements étudiants de 1968 n'étaient que la face émergée d'un profond bouleversement social et culturel affectant l'ensemble des années 1960. Ces travaux invitent à explorer plus en profondeur les répercussions de ces changements sur l'ensemble des pratiques et des groupes sociaux. Or jusqu'à présent aucune enquête historiographique n'a choisi d'aborder 1968 sous l'angle des cultures d'enfance.

Pourtant, le « moment 68 » se caractérise avant tout par la rébellion d'une partie de la jeu-

←

Ah! Ernesto, texte de Marguerite Duras, ill. Bernard Bonhomme, Harlin Quist – Ruy-Vidal, 1971 (Un livre d'Harlin Quist).
Détails

nesse, à différents endroits de la planète. Dans le domaine spécifique des livres et des médias pour l'enfance, cette rébellion prend plutôt la forme d'un vaste mouvement de libération, une sorte de « respiration » qui invite à s'émanciper du cocon protecteur mais un peu étouffant au sein duquel livres et productions culturelles adressés à la jeunesse ont dû se développer depuis la guerre.

Dans l'Europe de l'après-guerre en effet, l'enfant est devenu l'objet de toutes les attentions. Sensibles aux souffrances des enfants victimes de la guerre et des persécutions, dès la fin des années 1940, les éducateurs ont ébauché de nouvelles politiques culturelles, destinées à les protéger. Le législateur a suivi, créant des mesures de mise en sécurité des mineurs. Le livre est alors au cœur des préoccupations de ceux qui ont charge d'enfants. Il est pensé comme un vecteur de paix : en 1949 est créée la Bibliothèque internationale pour la Jeunesse de Munich, et en 1953, IBBY (*International Board on Books for Young People*) ambitionne de favoriser l'entente entre les peuples à travers le livre pour enfants. Mais l'imprimé fait aussi l'objet de suspicions : accusés de susciter des comportements déviants, les illustrés populaires sont fustigés partout en Europe et aux États-Unis. L'Unesco éditte plusieurs rapports sur les dangers potentiels des productions de masse destinées aux enfants (bandes dessinées, films, bientôt télévision), et plusieurs pays se dotent de lois surveillant les productions enfantines (loi du 16 juillet 1949 en France, *Bill 10* au Canada, *Comics Code* en 1954 aux USA, *Children and Young Persons Act* en 1955 en Angleterre). Dans les pays scandinaves, si aucune loi de ce genre n'est à signaler, la production culturelle pour enfants est scrutée avec une attention extrême, dans le cadre de la mise en place de l'État providence.

La prospérité économique et démographique des trente glorieuses a par ailleurs permis le développement de produits culturels adressés à l'enfance : livres, films, bientôt programmes télévisuels – et ce, de part et d'autres du rideau de fer. Néanmoins, en Occident, ce développement économique, combiné à des progrès technologiques, bénéficie principalement à des grandes firmes qui proposent aux enfants des produits standardisés, à haut rendement commercial, suscitant peu de réticences de la part

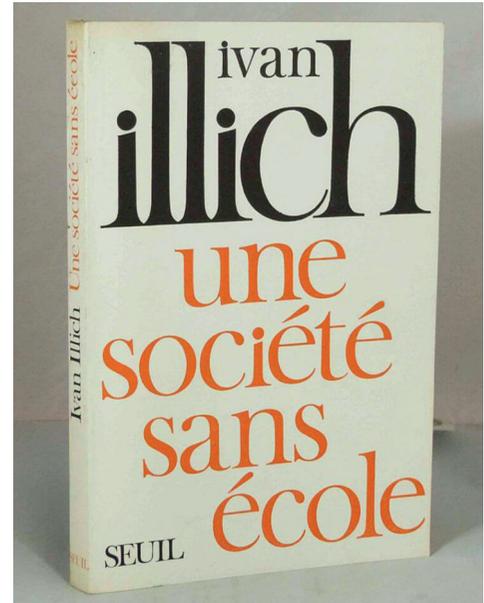
des acheteurs et des prescripteurs. Toute l'Europe lit des « Petits Livres d'or » importés des États-Unis, et bientôt toute l'Europe lira les romans d'enquête d'Enid Blyton, productions de masse qui véhiculent un évident conservatisme moral et esthétique. Dans les années 1960, les baby-boomers devenus adolescents se tournent vers les médias plus modernes que sont la radio, la presse populaire, le cinéma. En France, c'est l'époque de « Salut les copains », émission de radio populaire avant de devenir le journal d'une génération de jeunes gens tournés vers la culture anglo-saxonne, notamment musicale. Politiques publiques de protection de l'enfance comme production culturelle marquée par la massification tendent donc, depuis la fin de la guerre, à enfermer toute une génération d'enfants et d'adolescents dans un cocon doré, qui finit par paraître sclérosant.

Réagissant notamment contre ces logiques de contention et de standardisation, les mouvements de révolte des années 1968 sont profondément contestataires et anti-autoritaires. La génération montante défie la police et l'armée, le gouvernement, les universités et l'école, les structures familiales. Dans les manifestations contre la guerre au Vietnam organisées sur les campus américains comme sur les barricades européennes, la jeunesse rejette l'autorité et l'oppression. À partir de ces événements paroxystiques se développe une large prise de conscience des différents régimes d'oppression. Selon les pays, elle mène à des actions en faveur du tiers-monde, aux revendications de droits civiques des minorités raciales, à l'émergence de la deuxième vague féministe. Dans cette convergence des luttes contre l'oppression, l'enfant apparaît comme la figure même de l'opprimé : un être mineur, sans droits, « colonisé ».

Ces mouvements libertaires conduisent ainsi très largement à une remise en question des normes éducatives. Aux États-Unis, cela prendra la forme des mouvements de « free schooling », puis « unchooling », à partir de 1964. Dans cette revendication radicale de déscolarisation, on considère l'enfant comme le maître de sa propre éducation. En Europe, où le livre d'Ivan Illitch, *Deschooling society* (*Une société sans école*, 1971) est tra-

duit dès sa parution, les années qui suivent 1968 se caractérisent par le développement des écoles alternatives. Elles finiront aussi par se concrétiser, à l'intérieur même du système scolaire, par des rénovations pédagogiques d'ampleur cependant limitée. L'institution éducative est une affaire d'adultes, mais les médias destinés aux enfants se font eux aussi l'écho des réflexions du moment sur l'éducation et la scolarisation. « Ah! Ernesto », l'un des livres les plus célèbres publiés par le duo Harlin Quist - Ruy-Vidal, permet à Marguerite Duras d'adresser aux enfants une fable dans laquelle le petit Ernesto se compare, comme élève, à un papillon épinglé sur un mur. Le pédagogue A.S. Neil, directeur de la célèbre école alternative de Summerhill, met en scène sa pédagogie dans le roman fantastique pour enfants *The Last Man Alive* (1969, traduit en français en 1974, *Le Nuage vert*). Au Danemark, en 1969, deux enseignants et un psychologue, Bo Dan Andersen, Jesper Jansen et Søren Hansen, ont l'idée du *Petit livre rouge des écoliers et des lycéens* (*Den lille røde bog for skoleelever*). Il s'agit tout simplement d'un manuel d'initiation à la révolte politique, destiné à favoriser l'émancipation des écoliers et des lycéens. Le livre est traduit partout en Europe ; la version française est publiée par François Maspéro, en 1971, et immédiatement interdite par le gouvernement de Georges Pompidou. Le livre suscite partout le scandale (jusqu'à déboucher sur un jugement de la Cour européenne des droits de l'homme), parce qu'il évoque ouvertement le sexe et la drogue et qu'il s'adresse directement à des mineurs, invités à se révolter contre le cadre éducatif scolaire.

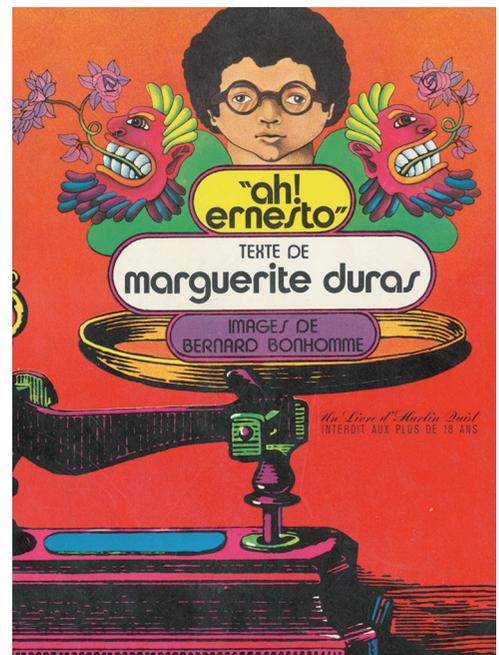
Les publications destinées aux enfants et aux adolescents se font donc l'écho des thématiques anti-autoritaires et revendicatrices des contestations adultes. Elles sont issues d'une nouvelle génération d'éditeurs, en marge des grands groupes, parfois engagés politiquement, militants chacun à leur manière. La contestation peut être d'ordre politique. En Tchécoslovaquie, depuis le début des années 1960, les romans pour enfants d'Helena Šmahelová prennent de la distance avec les récits exaltant les seules vertus socialistes. S'appuyant sur les travaux les plus récents des psychologues de l'enfance, ses romans mettent en scène les émotions individuelles des personnages,

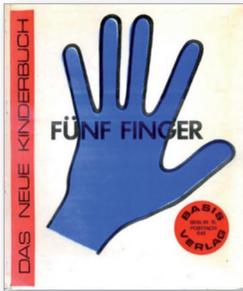


Ivan Illich, *Une société sans école*, Seuil, 1971.



« Ah! Ernesto », texte de Marguerite Duras, ill. Bernard Bonhomme, Harlin Quist - Ruy-Vidal, 1971 (Un livre d'Harlin Quist).

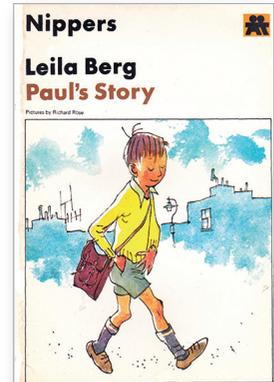




↑
Première et quatrième de couverture de l'album de Brigitte Wengoborski : *Fünf Finger sind eine Faust* (Cinq doigts sont un poing), Bais Verelag, 1969 (Das neue Kinderbuch).

→
Leila Berg : *Paul's Story*, Macmillan, 1972 (Nippers series).

↓
Gunnar Ohrländer et Helena Henschen : *När barnen tog makten*, Gidlunds, 1969.

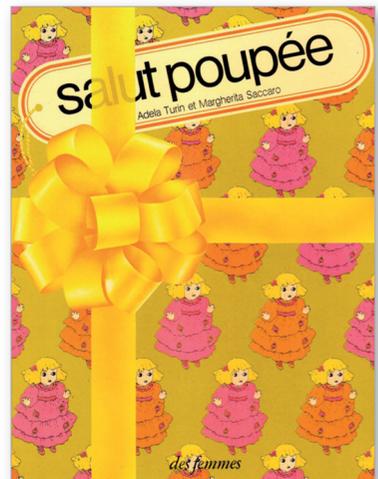
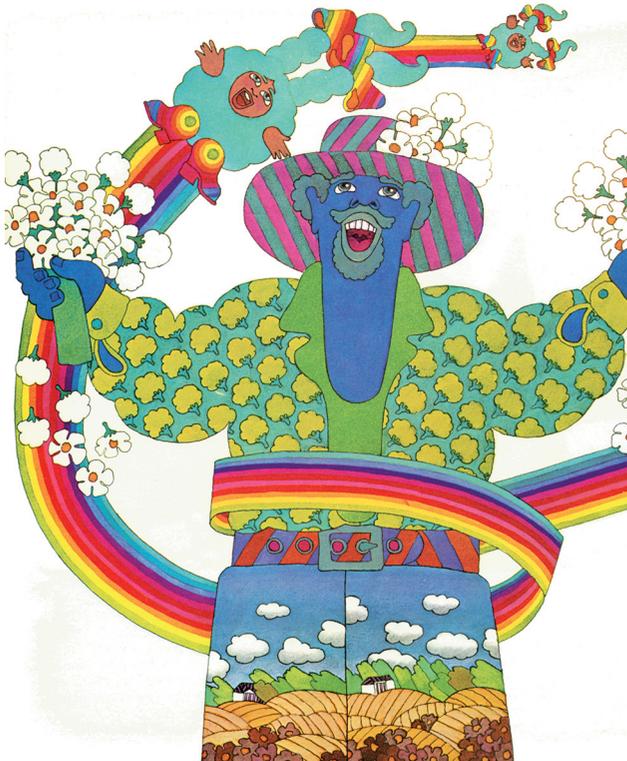


↓
Christian Bruel, ill. Anne Bozellec : *Histoire de Julie qui avait une ombre de garçon*, Les Livres du Sourire qui mord, Collectif pour un autre merveilleux, 1976.

↓
Adela Turin et Margherita Saccaro : *Salut poupée*, Éditions des femmes, 1978 (Du côté des petites filles).



↓
Alala les télémorphoses, conte de Guy Monreal, image de Nicole Claveloux, Harlin Quist – Ruy-Vidal, 1970 (Un livre d'Harlin Quist).



et soulignent les travers de l'industrialisation triomphante. Les romans d'Iva Hercíková ou Josef Bouček vont plus loin encore dans l'expression d'une contestation de l'ordre politique. En Angleterre, la collection « Nippers » (1968) veut enfin offrir aux enfants des classes populaires et des minorités ethniques des fictions mettant en scène des personnages de leur milieu, parlant la langue du quotidien. Au-delà de la revendication politique, ces éditeurs poussent en avant des conceptions éducatives nouvelles : anti-autoritaires, libertaires, féministes. En Allemagne de l'Ouest, le rejet par les jeunes générations de toute forme d'autoritarisme qui pourrait rappeler le nazisme conduit à la création de maisons d'édition radicales, comme Basis Verlag et Oberbaumverlag (Berlin), März Verlag (Frankfurt), Weismann Verlag (Munich). Le slogan de Weismann est emprunté au poète Joachim Ringelnatz : « Enfants, vous devez prendre confiance en vous ! N'acceptez pas qu'on vous mente, refusez d'être frappés par les adultes. Souvenez-vous qu'il suffit de cinq enfants pour donner la fessée à une grand-mère ! » La France connaît elle aussi l'émergence d'aventures éditoriales contestataires. François Ruy-Vidal revendique, pour la maison Harlin Quist France, une littérature qui bouscule les préjugés, aussi bien esthétiques que moraux ou sociaux. Partout dans le monde, les militantes féministes devenues de jeunes mères s'interrogent sur la représentation des fillettes et des femmes dans les livres pour enfants. Des collectifs, comme Lollipop Power aux États-Unis, rejetant la société patriarcale et capitaliste reflétée par les livres pour enfants de l'époque, s'improvisent éditeurs et publient des albums pour enfants offrant une autre vision des rapports entre hommes et femmes, mais aussi entre parents et enfants, entre Blancs et Noirs. En Italie, à la suite du pamphlet d'Elena Gianini Belotti, *Dalla Parte delle Bambine*, dénonçant le sexisme des livres pour enfants, Adela Turin crée la maison du même nom et, en association avec les Éditions des femmes en France, publie des albums résolument féministes à destination des petits. À son tour, le « Collectif pour un autre merveilleux » propose, avec *Julie qui avait une ombre de garçon*, un regard nouveau porté sur l'assignation genrée imposée aux petites filles par les habitudes

éducatives. En Suède, Gunnar Ohrlander et Helena Henschen, incarnations de la « nouvelle gauche » radicale, publient *När barnen tog makten* (*When The Kids Seized Power*, 1969), un récit pour enfants qui raconte un soulèvement dans un jardin d'enfants. À l'échelle enfantine, le récit incite les petits lecteurs à remettre en cause toutes les relations hiérarchiques et à revendiquer le pouvoir.

La révolution se fait aussi, d'une certaine manière, dans la forme même des livres adressés aux enfants. La période est au rejet des formes anciennes, en particulier dans l'illustration. Cela passe parfois par un style psychédélique, celui par exemple des pochettes de disques venues de Californie. En Allemagne, Heinz Edelman, qui a réalisé les dessins du dessin animé *Yellow Submarine* sur une musique des Beatles, déploie cette esthétique pop dans plusieurs albums pour enfants. On la retrouve, chez Harlin Quist, dans les premiers albums de Nicole Claveloux, ou dans les couleurs saturées de Bernard Bonhomme. Les images de Mikhail Anikst et Arkadii Troianker dans l'URSS de la fin des années 1970 semblent à leur tour, et avec un décalage d'une dizaine d'années, reprendre le goût pour la typographie comme élément pictural, pour la déformation grotesque des silhouettes, pour la couleur outrancière. Ce rejet de l'académisme un peu niais des publications enfantines dominantes se concrétise parfois aussi par un style au contraire très dépouillé, presque enfantin, caractéristique des productions amateur. On le retrouve aussi bien chez la suédoise Helene Henschen qu'en France dans les premiers albums de Bernadette Després publiés par La Farandole.

Certaines de ces publications enfantines autour de 1968 ont suscité l'émoi de la critique. En 1972, Françoise Dolto, dans le magazine *L'Express*, fustige les albums publiés par Harlin Quist. Elle leur reproche notamment leur surréalisme échevelé, qu'elle juge nocif pour l'enfant. La même année, en Italie, la grande écrivaine Natalia Ginzburg publie dans le *Corriere della Sera* une critique très négative des albums avant-gardistes de la collection « Tantibambini » : presque à l'inverse, elle déplore qu'ils aient banni de leurs contes la féerie si nécessaire aux enfants. Les outrances chromatiques, stylistiques, thématiques de certains albums des années 1968

cristallisent ici ou là l'inquiétude des intellectuels peu familiers de ces styles, et réactivent une très ancienne méfiance à l'égard des images.

Néanmoins, il serait exagéré de prétendre que ces livres pour enfants avant-gardistes et provocateurs, typiques du moment 68, ont créé le scandale ou provoqué le rejet de la part des médias ou des éducateurs. D'une part, les plus audacieuses et provocatrices parmi ces publications témoignent d'une ébullition qui touche avant tout les milieux de l'avant-garde intellectuelle et artistique, de même que les écoles alternatives ne concernent en définitive qu'une part très marginale des enfants des années 1970. Leur effet est donc atténué par leur faible rayonnement sur le moment. D'autre part, dans certains pays d'Europe, il n'y a pas de clivage net entre l'*establishment* et la contre-culture. En Angleterre, en Scandinavie, les expérimentations médiatiques de ces années 1968 répondent aux aspirations d'une génération montante plus qu'elles ne bousculent l'ordre établi.

Aucune de ces innovations ne peut donc être considérée comme une véritable « révolution ». En revanche, toutes semblent avoir ouvert la voie à une lente et diffuse rénovation. Les rapports à la hiérarchie, dans le cadre éducatif ou familial, ont été profondément influencés par les revendications des années 1968. Dans les pays de l'est de l'Europe, les livres et films pour enfants ont été, pendant deux décennies, le véhicule quasi exclusif d'une pensée libertaire et contestataire, qui se concrétisera dans les émancipations politiques radicales de la fin des années 1980. Les ou-

trances graphiques d'avant-garde qui s'expriment ponctuellement chez Harlin Quist vont marquer, cette fois durablement, l'esprit de la revue *Okapi*, qui touchera un très large public à partir de 1972 (avec les interventions de Nicole Claveloux, Henri Galeron... Patrick Couratin, directeur artistique d'Harlin Quist, devenant même celui du magazine en 1982). Les livres pour enfants publiés par les collectifs féministes des universités américaines ou par les éditeurs plus installés en Europe ouvrent la voie à une lente mais décisive prise en compte dans les livres et les films du point de vue des dominés : petites filles, mais aussi enfants des minorités ethniques, personnages handicapés ou représentants des catégories sociales défavorisées – et ce, d'autant plus que certains des expérimentateurs de ces années militantes seront recrutés par de grands groupes éditoriaux : François Ruy-Vidal rejoint Grasset, Gallimard prend Christian Bruel sous son aile. En ce sens, si 1968 désigne encore, dans l'imaginaire collectif, un point paroxystique d'effervescente révolutionnaire, spectaculaire mais ponctuel, il faut reconnaître que ses effets restent très sensibles dans l'ensemble de la culture enfantine, des productions culturelles aux politiques éducatives, cinquante ans après les événements. Ce fut une période critique où l'on posa pour la première fois la question des stéréotypes racistes et sexistes dans la littérature de jeunesse et de la façon de les combattre. Stéréotypes dont nous sommes obligés de constater qu'ils nous reviennent en force aujourd'hui. ●





↑ *Andromedar SR1*. Conte intersidéral de Hans Stempel et Martin Ripkens illustré par Heinz Edelmann, Harlin Quist – Ruy-Vidal, 1970 (Un livre du cyclope).

→ Colloque international et conférences de Sophie Heywood et Cécile Boulaire à la bibliothèque municipale de Tours en octobre 2017.

← *Le Voyage extravagant d'Hugo Brise-Fer*, un conte-fable surréaliste de François Ruy-Vidal, illustré par Nicole Claveloux, Harlin Quist – Ruy-Vidal, 1968 (Un livre d'Harlin Quist).

« LE 68 DES ENFANTS »

Le 17 mai 2018 : « Le 68 des enfants » à la Médiathèque Françoise Sagan

Journée d'étude co-organisée par le fonds patrimonial Heure Joyeuse/Médiathèque Françoise Sagan, Sophie Heywood, coordinatrice du projet de recherche international « The children's '68 », Cécile Verges-Sanz, co-commissaire d'exposition et le CNLJ/BNF, dans le cadre de l'exposition « Le 68 des enfants » à la Médiathèque Françoise Sagan, du 2 mai au 28 juillet 2018.

Lieu : Médiathèque Françoise Sagan,
8 rue Léon Schwartzberg – 75010 Paris
Renseignements : Virginie Meyer.
Tél. : 01 59 79 52 90 – virginie.meyer@bnf.fr

Pour aller plus loin

La revue en ligne *Strenae* (<http://journals.openedition.org/strenae/>) publiera en mai 2018 un numéro thématique « Le 68 des enfants », dirigé par Sophie Heywood et Cécile Boulaire. Bilingue, international et interdisciplinaire, il offrira des contributions portant sur l'Allemagne, l'Angleterre, les États-Unis, la France, l'Italie, la Pologne, les pays Scandinaves, et la Tchécoslovaquie, et évoquera les livres, la télévision, l'école et les aires de jeu.

Et aussi :

Clémentine Beauvais : « Transmettre mai 68 : construction et paradoxes de l'idéal révolutionnaire à travers l'album jeunesse contemporain », publié en ligne dans *Strenae*.
<http://journals.openedition.org/strenae/1006>
<http://children68.hypotheses.org/>

